

Un noyé

Autor(en): **C. J.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 49

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. --
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Un noyé.

Les faits que nous allons raconter se passaient à Lausanne en 1825 ; peut-être existe-t-il encore quelques rares vieillards qui en ont gardé le souvenir.

Le 10 juin de la même année, les journaux locaux publiaient le communiqué que voici :

« Hier après midi, on a retiré du lac, à Ouchy, le cadavre d'un inconnu dont la mort peut remonter à quatre ou cinq semaines. Il était vêtu d'un habillement gris foncé, bas de coton blanc, cravate noire. Taille 5 pieds 5 pouces, cheveux châtain, moustache brune, yeux de même couleur. Il paraît âgé de 30 à 35 ans. Les personnes qui pourraient donner quelques renseignements à ce sujet sont priées d'en faire part au Juge de paix.

N.B. La présomption d'un crime doit être écartée ; on a retrouvé sur le cadavre une montre en argent, avec chaîne de même métal, et une bourse contenant deux louis et quelques batz. »

Le lendemain, on lisait dans les mêmes feuilles les lignes suivantes :

« L'identité du cadavre retiré du lac avant-hier a pu être établie. Le défunt se nommait Albert P..., et demeurait rue Chaucrau. L'on se perd en conjectures sur les causes de cet événement. Parti, il y a cinq semaines, M. Albert P... prévenait son épouse de son absence, et la pria de ne concevoir aucune inquiétude sur son retour qu'il annonçait comme très prochain. Au lieu de cela, c'est un cadavre qu'on lui amène. Qu'on juge du désespoir de cette pauvre femme. »

L'ensevelissement avait été fixé au dimanche après midi, à 4 heures. Or, comme l'horloge de Saint-Laurent sonnait 3 heures, M. Albert P..., le cigare aux lèvres, atteignait la rue Chaucrau et la montait d'un pas allègre. Le temps était superbe et de nombreux lausannois avaient pris le chemin de la campagne ; aussi les rues de la ville et tout particulièrement la rue Chaucrau étaient-elles presque désertes. Arrivé devant chez lui, le défunt leva la tête :

— Est-ce que ma femme serait sortie, se demanda-t-il en voyant les volets hermétiquement clos. Moi qui me réjouissais de l'embrasser ! Elle doit être joliment inquiète !

Albert P... monta rapidement l'escalier, et trouvant la porte non fermée à clef, poussa un soupir de satisfaction. Cet appartement si familier avait l'air lugubre, ce jour-là, dans son obscurité presque com-

plète où régnait un morne silence. Il frissonna, saisi d'une angoisse vague, indéfinissable.

— Serait-il arrivé un malheur ? murmura-t-il.

Son inquiétude devint de l'effroi lorsque une femme en deuil, s'approchant à pas furtifs, le prit silencieusement par la main et le fit entrer dans la chambre où sa femme se tenait d'habitude. Il lui sembla que plusieurs personnes, neuf ou dix, assises en cercle et toutes vêtues de noir, faisaient entendre des sanglots étouffés.

— Prenez un siège, monsieur, lui dit son introductrice, qu'il reconnut pour sa belle-mère. Celle-ci le prenait sans doute pour un ami du défunt.

— Êtes-vous monsieur le pasteur ? demanda-t-on.

A cette question révélatrice, il poussa une exclamation terrible :

— Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il ? Est-ce que ma femme est morte ?

Les chuchotements cessèrent, les sanglots se turent ; il se fit un silence de mort.

— Oh ! mon Dieu, répondez-moi donc !

Son beau-père, homme résolu, se leva brusquement, renversant son siège sur le plancher ; d'un revers de main vigoureux ouvrit tout grands les deux volets, se retourna avec vivacité, et malgré l'in vraisemblance de l'apparition, reconnut son gendre.

— Ah ça ! d'où diable sors-tu ? fit-il d'une voix mal assurée.

Au lieu de répondre, Albert P... jeta un regard rapide sur les personnes qui l'entouraient. Trois d'entr'elles, des dames, étaient évanouies sur leurs chaises, les bras ballants, la bouche crispée, tandis que les hommes, le visage couvert d'une pâleur effrayante, le fixaient de leurs yeux hagards. Il aperçut sa femme, blanche comme un linge, qui le regardait sans donner signe de vie, et se précipita vers elle.

— Louise ! ma chère Louise ! qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il en la couvrant de baisers.

Elle passa machinalement ses bras autour de son cou et fondit en larmes.

Les témoins de cette scène inouïe, recouvrant peu à peu leur sang-froid, commençaient à s'agiter sur leurs sièges. L'homme qui était devant eux n'avait rien moins que l'apparence d'un revenant, bien que le fait fût pour eux inexplicable. C'était bel et bien Albert, en chair et en os. L'un d'eux se leva, et, d'un pas hésitant, s'approcha des époux, les autres l'imitèrent dans la mesure de leur courage.

— Albert ! mon cher Albert ! balbutiait M^{me} P..., revenant lentement à la réalité.

M. Z... saisit son gendre par le bras.

— Alors, tu n'es pas mort, à ce qu'il paraît ?

— Plait-il ?

— Oui, tu ne t'es donc pas noyé ?

— Moi !!

— Suicidé ?...

— Moi !!! pas le moins du monde. Pourquoi ?

— Parce que, dans une demi-heure, on allait te mener au cimetière.

— Comment ?

— Regarde.

— M. Z..., passant dans une chambre voisine, entra ouvrit les contrevents. Un cercueil, en face de la porte, reposait sur deux tabourets.

— Qui est là-dedans ?

— Toi.

— Quelle bêtise !

— Du moins, celui que l'on a pris pour toi.

— Je ne comprends pas un mot à cette comédie.

Sa femme, ayant recouvré la parole, lui donna le mot de l'énigme. Trompée par un vêtement pareil à celui de son mari, par une ressemblance quasi imaginaire, — car le défunt était presque méconnaissable, — elle pleurait son époux mort qui se portait à merveille.

— Mais toi, d'où viens-tu ? demanda-t-elle enfin.

— Moi, ma chère, de Chillon, tout simplement.

J'avais cinq semaines de salle-de-police à faire, pour avoir souffleté ce sergent, tu sais, le jour de l'inspection. Je craignais de te faire trop de peine, de t'effrayer, en te disant où j'allais ; mais, sapristi, ce ne fut pas le parti le plus sage. Qu'allons nous faire, à présent ?

— Oui, qu'allons-nous faire ? répétèrent en chœur les assistants.

— Si vous voulez m'en croire, faisons exactement comme si Albert n'était pas revenu, dit le beau-père, cela nous évitera une foule d'ennuis. Jusqu'à quand faudrait-il garder ce... Comprenez-vous ? Albert, vas te cacher par là, à la cuisine ou au grenier, et demain tu iras chez le juge de paix. Alors, ma foi, la justice se débrouillera comme elle pourra, c'est son affaire.

Le pasteur arrivait, Albert disparut. Chacun reprit, tant bien que mal, un air de circonstance et après le culte, le convoi partit.

Par les volets entrebâillés, Albert, tout rêveur, assistait à son enterrement. La présence de nombreux amis suivant le cercueil lui fit une agréable impression.

Au retour, tandis que les parents s'arrêtaient dans un cabaret, et que les amis s'éparpillaient par les rues, Henri B..., ex-amoureux de M^{me} P..., accourait au domicile du défunt, dans l'espoir qu'un peu de compassion lui serait un bon point pour l'avenir. En montant l'escalier, il s'efforçait de prendre un visage triste, désolé ; il heurta discrètement et la porte s'ouvrit : Albert lui-même était devant lui !... Il demeura abasourdi, la bouche ouverte, les yeux démesurément agrandis par la peur inexprimable que lui causait cette vue terrifiante. Soudain, il fit demi-tour, sans dire une parole, descendit les esca-

liers quatre à quatre et disparut, courant comme s'il avait eu le diable à ses trousses.

Le soir même, Albert écrivit la lettre suivante au juge :

« Monsieur,

» Après cinq semaines d'absence, j'arrive juste à point pour assister à mon enterrement. Ce n'est pas amusant du tout, monsieur. Ma femme faillit mourir de peur à ma vue ; mes parents, qui me pleuraient un instant avant, pensèrent trépasser de frayeur. Cependant, convaincus de plus en plus que j'étais bien Albert P..., en chair et en os, et non point un revenant, ils se remirent peu à peu de leur surprise. Mais songez dans quel cruel embarras je me trouve, enterré comme je le suis ! Je n'ose mettre les pieds dehors avant que l'erreur dont je suis victime n'ait été reconnue publiquement, sans risquer de mettre tout le monde en fuite. Un de mes amis, qui m'avait accompagné au cimetière, vint, au retour, frapper à ma porte. Sans prendre garde que j'étais mort, j'allai ouvrir moi-même. A mon aspect, il pâlit affreusement, sans dire un mot, me tourna les talons et disparut.

» Je viens d'apprendre qu'il rentra chez lui en proie à une crise de nerfs terrible.

» Vous le voyez, monsieur, il m'est impossible de sortir, et vous prie instamment de faire cesser au plus tôt cette lugubre comédie.

» Agrérez, etc.

Albert P... »
C. J.-C.

On demande des maris.

(Suite.)

Nous nous sommes souvent demandé quel est le rôle de la toilette dans les préférences des aspirants au mariage. Nous pensons, depuis longtemps, que les jeunes gens, tout en prisant un costume gracieux et fait avec goût, sont amenés à se demander ce qu'il coûte : c'est le commencement de la sagesse ou celui de la désertion. Car aujourd'hui, la question sociale — des budgets — est brûlante.

Non seulement les états ont des budgets qui ne bouclent pas, mais le nombre des familles qui se débattent sous l'étreinte de budgets asthmatiques est légion.

Cette lutte de tous les jours entre les habitudes prises dans des temps meilleurs, et le besoin de faire des économies, use beaucoup d'hommes vaillants au travail, mais trop faibles pour remonter leur rocher de Sysiphe, pour rompre avec un certain confort et sortir de l'ornière accoutumée.

La femme, qui est l'économe de la famille, et qui a tant de ressources et de dons si précieux et si divers, se montre souvent inhabile à conduire une retraite honorable. Elle est liée par ses relations pour elle et pour ses enfants, elle craint de déchoir et souffre dans sa fierté native.

Faire le sacrifice d'un volant ou d'une plume, renoncer à un thé pour ne pas en offrir un autre, a quelque chose de cuisant pour elle.

Une fois le ménage embarqué dans la galère du déficit, il est livré à tous les hasards. La vie commune cesse d'être gaie, les discussions tournent facilement à l'aigre-doux, l'intimité se relâche, la